



HAL
open science

‘Mon cher poète , mon cher ami’ confrérie et amitié entre François Fabié et Gabriel Marc

Leisha Ashdown-Lecointre

► **To cite this version:**

Leisha Ashdown-Lecointre. ‘Mon cher poète , mon cher ami’ confrérie et amitié entre François Fabié et Gabriel Marc. 10 ans Littérature en Lagast François Fabié, Jul 2018, Durenque, France. hal-02159086

HAL Id: hal-02159086

<https://uca.hal.science/hal-02159086>

Submitted on 18 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

‘Mon cher poète¹, mon cher ami’ : confrérie et amitié entre François Fabié et Gabriel Marc

L'exil parisien pour François Fabié fut à la fois une épreuve personnelle ainsi qu'une source d'inspiration. Se distancier de son cadre intime, de son entourage, de son pays natal, confirme et forme son caractère, ses ambitions, ses valeurs. Regarder en arrière vers les images remémorées de son pays, ou bien se projeter vers l'avenir pour anticiper le moment des retrouvailles avec le familial, renforce les attaches à sa patrie. C'est sûrement la distance physique et métaphysique entre le Rouergue et Paris qui consolide la beauté de son pays pour Fabié. Du Rouergue à l'Auvergne, la distance n'est pas longue, mais il s'agit d'un tout autre pays, d'autant plus à l'époque qui nous concerne car les voyages étaient plus longs. Contemporain de Fabié, Gabriel Marc, poète auvergnat, nous apporte des pistes de réflexion complémentaires par rapport à la thématique du poète pour notre siècle. Critique des beaux-arts, auteur de contes, homme de lettres, mais surtout poète, Gabriel Marc gagnait sa vie en tant que fonctionnaire de l'état à Paris. Dans la même lignée que Jean Aicard du Var et François Fabié du Rouergue, tous deux étudiés par notre collègue et amie Michèle Gorenc dans sa thèse publiée en 2014 chez Honoré Champion², Gabriel Marc y figure également, mais à un moindre degré. Qu'est-ce que l'étude de cet homme de lettres pourrait nous apporter d'autre concernant l'aspect contemporain de la poésie

¹ Nous reproduisons ici l'orthographe de l'époque mais nous l'avons modernisée partout ailleurs dans l'étude.

² Michèle Gorenc : *Les Poètes du pays natal (1870-1890) L'exemple de Jean Aicard et de François Fabié*. Paris, Honoré Champion, 2014.

régionaliste ? Pourquoi est-il important de tirer Gabriel Marc de l'oubli dans lequel il sombre actuellement ? Quels sont les rapports qu'il a pu entretenir avec François Fabié ? Tels sont les points de départ de cette étude qui ne prétend en rien être exhaustive. Ce qui est pertinent et enrichissant pour cette étude, c'est que les chemins épistolaires et littéraires de Gabriel Marc et de François Fabié se sont croisés dans la capitale et au-delà. Revenons pour l'instant au jeune poète auvergnat, quittant douloureusement sa province natale pour monter à Paris.

Le Parisien auvergnat

Gabriel Marc est natif de Lezoux dans le Puy de Dôme, où il est né le 1er avril 1840. Au moment où il part à la capitale pour étudier son droit, Marc avait effectué une scolarisation partagée entre sa ville natale, sous l'instruction d'un percepteur, et au séminaire de Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Lezoux. Employant un nom de plume, René de Lisseuil, le Gabriel Marc de seize ans, en retrait, rêveur, montre d'emblée ses ambitions littéraires. Son départ à Paris, pour étudier le droit, est vécu comme une perte de ses origines plutôt qu'une ouverture sur la vie. Attaché à l'administration de la Caisse des Dépôts et Consignations³, il poursuit sa carrière à Paris jusque dans les années 1890. Il passe néanmoins ses vacances en Auvergne à rendre visite à son frère Edmond Marc à Thiers. D'autre part, d'après une note manuscrite accompagnée d'une photo de Gabriel Marc, portrait

³ Elie Cottier : *Bulletin de la Société des Etudes locales de Thiers*, numéro 1, 1924, pp. 47-56 (49).

signé par une certaine Mlle Deslieu⁴, le poète retourne régulièrement chez sa cousine thiernoise, devenue veuve à vingt-deux ans. Alors que Marc aurait voulu l'épouser, Mme Mule refuse sa demande en mariage en raison d'un écart de sept ans entre les deux. Ils restent amis et continuent à se fréquenter jusqu'à la mort du poète, Mme Mule fait alors un don de livres, vers inédits et fragments inachevés à la Bibliothèque de Clermont. Cette attache sentimentale nous permet de compléter le tableau de l'attraction magnétique exercée par l'Auvergne sur le poète : l'amour familial ainsi qu'un amour sentimental échoué.

Il se retrouve à Paris en quelque sorte malgré lui. Cet exil est décrit dans un poème dédié et intitulé « À ma mère » qui débute le recueil célèbre *Poèmes d'Auvergne*, comme la prolongation de son deuil personnel, ressenti lors du décès de sa mère :

*Ô Mère ! Je te pleure aujourd'hui. Je ressens
Le vide que ta mort a laissé dans ma vie
Sur le flot éternel sans borne et sans reflux ;
Et je t'aime bien mieux depuis que tu n'es plus.*

*De même, cher pays, ô terre bien-aimée,
Auvergne, où s'écoula ma jeunesse charmée,
Depuis que le hasard m'exila dans Paris,
J'ai le regret du sol natal, et j'ai compris
Tes sommets imposants et tes grands paysages,*

⁴ L'orthographe de ce nom n'est pas claire. Note manuscrite trouvée à la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand, *Recueil de lettres, invitations, hommages de poèmes manuscrits (...) adressés au poète Gabriel Marc par des littérateurs, des artistes, des hommes politiques : A-DU*, à la cote MS 1442. On lit dans cette note que Gabriel Marc avait l'habitude de recevoir les demoiselles Deslieu, décrites comme « charmantes causeuses ». L'auteur connaissait donc personnellement Gabriel Marc.

*Tes souvenirs lointains, tes mœurs et tes usages ;
 J'évoque tes prés verts, tes moissons et tes bois
 Et mon rêve te voit plus belle qu'autrefois.*⁵

Berceau du poète, moteur puissant de ses émotions, l'Auvergne est encore plus belle dans la mémoire de Gabriel Marc habitant Paris. Sa mémoire affective rehausse et consolide ses souvenirs du pays natal, indissociables du giron familial. « J'ai le regret du sol natal virgule, le temps de la pause méditative, et j'ai compris », écrit Marc, vers qui souligne la force exercée par la distance sur l'affect du poète. L'Auvergne fait partie du rêve, d'un monde idéalisé, de tout ce que la capitale n'est pas pour le poète.

Trois décennies passées dans la capitale permettent à Gabriel Marc de côtoyer et de fréquenter bon nombre d'hommes littéraires, en témoigne sa correspondance reçue. En lui demandant de saluer « le patron », Glatigny se réfère sans doute à Alphonse Lemerre (1838-1912), connu comme éditeur des Parnassiens et dont la boutique se trouvait au passage Choiseul à Paris. Gabriel Marc fréquente ce groupe de jeunes écrivains rassemblés autour de l'éditeur dès son arrivée dans la capitale en 1864. Dans les années 1880, force est de constater la familiarité des rapports entre Lemerre et Gabriel Marc, qui était parfaitement intégré à ce monde littéraire où il bénéficiait de nombreux contacts. Une note manuscrite en papier à tête, signée A. Lemerre est rédigée à Paris le 23 mai 1881. Dans cette lettre, l'éditeur demande un service particulier au poète : « Tâchez de remettre à samedi 4 notre dîner : le soir du 31 ma caisse sera à sec &

⁵ Gabriel Marc : *Poèmes d'Auvergne*, Paris, Charpentier, 1882, pp. 12-13.

j'aurais pas de quoi payer mon dîner.⁶ » L'aveu d'une fin de mois difficile met cette relation sur un plan profondément humain. En mars 1884 l'éditeur organise un banquet en l'honneur de François Coppée pour sa nomination à l'Académie française, dîner auquel Marc est convié. Rappelons également que François Fabié a fait publier *Le Clocher* chez Alphonse Lemerre en 1887. Ce lien est primordial : Fabié et Marc fréquentent le même éditeur. Alphonse Lemerre édite également les deux recueils de Marc, *Soleils d'octobre* en 1869 ainsi que *Sonnets parisiens* en 1875, parmi d'autres ouvrages significatifs pour notre sujet.

D'autre part, dans le monde de l'édition à Paris, Gabriel Marc se fait largement connaître. L'éditeur et romancier suisse, Charles Fuster, secrétaire de la direction du journal *L'Événement*, propose à Marc de publier ses vers. animateur de salons littéraires, Fuster y lit et fait souvent lire les vers de Marc qui fréquente également ses salons. Une correspondance assez soutenue tourne autour de plusieurs publications où figurent les vers de notre poète, notamment *Gouttes de Poésie*, une anthologie de poésie contemporaine que l'éditeur cherche à promouvoir auprès de Marc. Il est souvent mention de *L'Année des Poètes*, recueil qui réunit des morceaux choisis par Charles Fuster, dont les ouvrages sont en vente au Semeur, boulevard du Port-Royal à Paris. Les recueils comprennent un poème de Marc chaque année de 1890 à 1896 comprises. Dans ces recueils annuels, le nom de Gabriel Marc s'accompagne de ceux d'autres poètes connus tels que François Coppée, Émile Blémont, André Theuriet, Jean Richepin, Jean Aicard et Théodore de Banville⁷.

⁶ *Ibid.*

⁷

Charles Fuster avait l'habitude de solliciter de nouveaux vers à Marc avant la sortie de sa publication annuelle. Par Fuster, Marc est mis au courant des problèmes financiers qui risquent de compromettre la publication et qui ont finalement eu raison du recueil annuel⁸. Alors que l'œuvre de Fabié manque dans les recueils annuels édités par Charles Fuster, Michèle Gorenc rappelle que l'éditeur publie un volume publié en 1889 où figure largement l'œuvre du poète rouergat.

En Auvergne à Paris

Je vous lis un extrait de « La Musette d'Auvergne » ;

*Quand j'entends un air de musette,
 Dans quelque coin du grand Paris,
 [...]
 Je dis : C'est la voix du pays ;
 Voix joyeuse, parfois plaintive,
 Voix des champs, des bois et des blés,
 Qui, tout à coup, vibre, et ravive
 Tous les souvenirs envolés ;⁹*

Tel un oiseau qui vole, en l'occurrence l'alouette, symbole personnel du poète chez Fabié finement examiné par Michèle Gorenc

⁸ En 1895 une suite de lettres de Charles Fuster souligne la situation financière de plus en plus préoccupante de *L'Année des Poètes*. L'éditeur demande l'aide de Marc pour « équilibrer l'énorme budget » qui lui donne « bien des soucis ». Des amis cherchent une solution en formant une association de soutien et en versant annuellement la somme de cent francs. Gabriel Marc est invité à s'y adhérer. Lettres de Fuster, *Recueil de lettres, invitations, hommages de poèmes manuscrits (...) adressés au poète Gabriel Marc par des littérateurs, des artistes, des hommes politiques* : E-ME, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand, *op. cit.*

⁹ *Op.cit.*, vol. 3, 1892, p. 179.

dans son ouvrage¹⁰, le poète survole figurativement les volcans, la Dore et l'Allier. L'air heureux du musetaire, le souffle qui fait sonner l'instrument, rappelle la voix du pays et en même temps, à la voix du poète. Sa mission, selon Gabriel Marc, est des plus heureuses :

*Car c'est ta gloire, humble poète,
Aux champs comme dans la cité,
D'être l'âme de chaque fête
Et de répandre la gaîté.¹¹*

« La Musette d'Auvergne » est lue par Gabriel Marc lors d'une fête organisée par La Ligue auvergnate à Paris, fréquentée par Fuster parmi d'autres « notabilités remarquables » vraisemblablement en 1894. L'élément visuel, voire plastique des descriptions rappelle les connexions du poète au mouvement parnassien qui prisaient les rapports entre le vers et le tableau : « C'est ta musette, musetaire, / Qui, mieux qu'un habile pinceau, / A, pour le rêveur solitaire, / Fait naître ce riant tableau.¹² » Ce chant de cygne achève symboliquement une carrière de plus de trente ans à Paris.

Il en découle que l'originalité de Marc se trouve dans ses « regards fixés sur l'Auvergne » : est-ce donc que Paris laisse le poète indifférent ? Nous osons dire que non ; au contraire son caractère modeste, humble, et plutôt en retrait a dû jouer un rôle conséquent pendant ces quelque trente ans. Un article dans *L'Avenir du Puy de Dôme*, en date

¹⁰ Michèle Gorenc, *op.cit.*, p. 452

¹¹ *Op.cit.*, p. 180.

¹² *Ibid.*

du 19 février 1914, signé Edouard Goutay, donne un aperçu de son legs plusieurs années après son décès en 1901 : « Mes contemporains ont gardé de Gabriel Marc un vivant souvenir. Mais les jeunes me sauront gré, j'en suis sûr, de leur rappeler cette figure d'un homme de goût et de talent, qui eut le tort, de son vivant, de trop dédaigner la grosse caisse.¹³ » Cherchant à rester en dehors des feux de la rampe, se donnant à la réflexion et dévoué à sa mission poétique, Gabriel Marc joue un rôle précis selon le journaliste :

[Il] était, il y a trente à quarante ans, le représentant de l'Auvergne dans Paris, capitale de la République des Lettres. Fonction importante et j'allais dire gratuite. Les érudits de l'avenir me rectifieraient sévèrement et ils auraient raison. Que de tracas dut lui rapporter sa charge et quelle riche collection d'ennui (sic) ! On en pourra juger quand on saura qu'il fut parmi les fondateurs des œuvres auvergnates à Paris et que, dans ses Salons, d'une critique très fine, il ne manquait jamais de signaler et de faire valoir les productions artistiques de nos compatriotes. Beaucoup lui durent cette première caresse de la gloire qui reste à jamais la plus délicieuse ! Mais combien d'autres ne l'auront trouvé ni assez intelligent de leur pensée, ni assez admirateur de sa traduction plastique et le lui auront fait savoir !¹⁴

¹³ Edouard Goutay : « Gabriel Marc », article paru dans *L'Avenir du Puy de Dôme*, 19 février 1914, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand, cote DIPL A 403.

¹⁴ Cet article étonnant nous fournit un regard de l'intérieur sur Marc. Parmi les études que nous avons trouvées, toutes plutôt élogieuses du poète, celle-ci se différencie par son point de vue plus équilibré et par son interpellation des érudits de l'avenir. En se projetant vers l'avenir, Goutay fait un pas vers nous qui le lisons plus d'un siècle plus tard.

Selon le journaliste, la poésie de Marc se voulait différente, elle fuyait les sentiers battus par « la coupe du vers et la disposition de la strophe ». Ainsi « Gabriel Marc avait-il l'esprit [trop avisé], trop délicat pour ne pas sentir qu'elle (*sic*) sève incomparable le talent peut puiser au sol, nourricier et quelles inspirations franches et pures jaillissent des souvenirs d'enfance et de jeunesse.¹⁵ » Voyons comment cet amour de l'Auvergne se traduit dans ses recueils de poésie ainsi que dans ses écrits théoriques. Pour Marc, quel est le rôle précis du poète ?

L'Auvergne : Histoire, us et coutumes, contemporanéité

Le courant régionaliste, thématique analysée si bien par Michèle Gorenc, est en plein essor en 1882 lors de la sortie des *Poèmes d'Auvergne* de Gabriel Marc. Cette « petite légende des siècles », qui rappelle l'œuvre de Victor Hugo, comporte trois thèmes : l'histoire d'Auvergne, ses us et coutumes et finalement l'Auvergne contemporaine¹⁶. D'ailleurs, Marc n'exprime-t-il pas l'amour pour sa province comme un amour charnel décrit par exemple dans « La Cascade de Queureilh » où l'eau, élément féminin par excellence, enrichit la description personnifiée de son amante : « Chaque petite gouttelette / Brille comme un fin diamant / Sur ta robe et ta voilette. Je te regarde tendrement. Comme une fleur sous la rosée, Ta joue au gracieux contour / S'épanouit fraîche et rosée. Sais-tu que je t'aime

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ « L'Œuvre régionaliste de Gabriel MARC », Article publié par la *Semaine Auvergnate*, juillet-août 1912, pp. 5-20 (10-16).

d'amour ?¹⁷ » Le poète se rapproche de plus en plus près de la cascade, invitant le lecteur à pénétrer dans l'étroit espace entre la nappe et le rocher. Il s'agit d'une relation tant physique que métaphysique. Dans l'extension de cette notion, Le Sancy, montagne auvergnate imposante, symbolise le front du poète se levant « au-dessus de la foule », référence aux *Odes funambulesques* de son cousin, Théodore de Banville, originaire de Moulins dans l'Allier¹⁸, poète clef dans la carrière de Marc. Au sein d'une ode dramatique publiée en 1869 chez Alphonse Lemerre, Lamartine, décédé en février 1869 quelques mois avant la sortie de ce long poème de louange, incarne le poète glorieux dont l'héritage grec et romain font de lui une figure mythique. Son front rayonne de gloire, il est « ceint d'une pure auréole.¹⁹ » Le poète est transfiguré par la mort en une source de sagesse et d'inspiration immortelle. Il éclaire la nation de sa parole, décrit comme un flot puissant. Cette parole est léguée au peuple après son décès. Rappelons la période charnière que fut 1869, année précédant le début de la Troisième République pendant laquelle le poète joue un rôle social et progressif, il est véritablement un modèle pour le peuple.

¹⁷ *Ibid.*, p. 162. Dans le texte imprimé, on lit Comme un (*sic*) fleur sous la rosée.

¹⁸ Dans la dernière strophe de *La Corde roide*, ode signée en septembre 1856, Théodore de Banville écrit :

*Tribun, prophète ou baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces pavés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule*

¹⁹ Gabriel Marc : *La Gloire de Lamartine*, ode dramatique, Paris, Alphonse Lemerre, 1869, p. 5.

De la même façon le poète régionaliste chante et fait rayonner ses lumières à travers les descriptions émouvantes de son pays. L'amour de son pays de naissance pousse Gabriel Marc à faire l'éloge du pays natal, la payse, dans son étude intitulée *La Poésie provinciale* - étude lue à la Sorbonne à la réunion des Sociétés savantes par Gabriel Marc en 1877. Membre de la Société des Gens de lettres, correspondant de l'Académie de Clermont, Marc s'adresse aux sociétaires dans les termes suivants : « L'amour du pays natal, ce sentiment si naturel, si pur, est dans le cœur de tous les poètes. Il ne nuit en rien, du reste, à l'attachement pour la patrie. Au reste, ces deux sentiments se fortifient l'un pour l'autre.²⁰ » Le lien est donc clairement établi entre la mission du poète régionaliste qui doit « faire connaître un coin encore inexploré de la France », « se créer une originalité, occuper une place égale à celle des poètes plus connus, enfin être moderne par « le langage, le style, et la composition »²¹. Rigoureux dans sa versification, Gabriel Marc prend exemple sur son cousin, Théodore de Banville, son aîné de dix-sept ans qui devait l'inspirer. Ce poète parnassien dont la réputation et l'œuvre dans la république des lettres qu'est Paris, sont connues et respectées, est un modèle pour Marc qui lui dédicace son premier recueil de poésie, *Soleils d'octobre*. À vingt-huit ans, l'émulation et la reconnaissance sont au paroxysme :

*Ainsi chacun de nous, à l'exemple du maître,
Doit porter haut l'honneur d'être un bon ouvrier,
Et, sondant les secrets de la Rime et du Mètre,
S'efforcer d'obtenir un brin du vert laurier.*

²⁰ Gabriel Marc : *La Poésie provinciale*, étude lue à la Sorbonne à la réunion des sociétés savantes et insérées dans les annales de Clermont, Clermont-Ferrand, Imprimerie Ferdinand Thibaud, 1877, p. 6.

²¹ *Ibid.*, *passim*.

*Pour moi, cherchant le Beau dans le calme et l'étude,
Loin des riants coteaux de mon pays natal
J'ai souffert par l'amour et la solitude [c'est moi qui souligne];
Et si j'ose essayer mon vol vers l'idéal,*

*Sous tes regards d'ami je veux ouvrir mes ailes.
Affrontant l'ouragan perfide et les hivers,
Je veux qu'au moins ton nom, aux vives étincelles,
D'un reflet de sa gloire illumine mes vers.²²*

L'annonce quelque peu prématurée de son deuxième recueil, en dernière page de l'édition des *Soleils d'octobre*, nous permet de suivre la pensée de cet exilé s'efforçant de se séparer momentanément de sa contrée natale pour prendre un « ton léger ». La dédicace des *Sonnets parisiens*, qui devait finalement sortir six ans plus tard, met le recueil sous le signe de l'ironie :

*Je le dédie à la mémoire de Henri Heine, le grand poète ironique,
et je le place sous la protection de l'auteur des Odes funambulesques, qui ne m'en voudra pas d'avoir glané quelques
épis dans le champ semé et moissonné par lui avec tant de gloire.²³*

En contraste avec le ton nostalgique de son œuvre portant sur l'Auvergne, celle qui se veut parisienne par son sujet nous frappe par sa légèreté relative. Ce ton léger est surtout évident dans son poème

²² Gabriel Marc : *Soleils d'octobre*, dédicace « À Théodore de Banville » (datée août 1868), Paris, Lemerre, 1869, pp. 2-3.

²³ Gabriel Marc, *Sonnets parisiens Caprices et Fantaisies*, Paris, Lemerre, 1875, Dédicace, pp. vii-viii.

célèbre, « L'Entresol du Parnasse » écrit en triolets, forme poétique légère, où Marc établit une soi-disante hiérarchie imaginée parmi les poètes appartenant au mouvement parnassien, témoin le concept même d'entresol qui évoque un seuil, un espace intermédiaire car il est en effet convenu que les Parnassiens font le pont entre le romantisme et le symbolisme. Alors que Marc évoque de grands poètes comme Hugo et Homère, c'est à la fois pour souligner le legs transmis aux plus jeunes, dont Glatigny et Aicard, mais aussi pour se moquer gentiment de tout ce qui est un quelconque snobisme poétique. La strophe finale écrite en triolets s'adresse à Leconte de Lisle (1818-1894), considéré comme chef de l'école parnassienne :

*À ces innocents jeux d'esprit
Pardonnez, Leconte de Lisle.
Je vois Banville qui sourit
À ces innocents jeux d'esprit.
Gardons le triolet proscrit
Par La Harpe et l'abbé Delille !
À ces innocents jeux d'esprit
Pardonnez, Leconte de Lisle.²⁴*

Marc ferme ses *Sonnets parisiens* avec de très beaux vers qui décèlent ses sentiments profonds : en se promenant le long du quai Voltaire, le paysage urbain se transforme radicalement. Il laisse derrière lui la grande ville : « Je ne vois plus que l'onde et le ciel et les arbres, / Et je songe à l'Auvergne en flânant dans Paris.²⁵ » L'identification avec sa province reste intacte : alors que dans la

²⁴ « L'Entresol du Parnasse », *ibid.*, pp. 97-101.

²⁵ « Finale », *ibid.*, pp. 135-136.

capitale il est en pleine république des lettres centralisée, Gabriel Marc prône la « décentralisation littéraire »²⁶.

Le poète régionaliste

Quand François Fabié dédicace un exemplaire de *La Nouvelle Poésie des Bêtes* à Gabriel Marc en 1881, il écrit tout simplement « Au poète de l'Auvergne l'humble poète du Rouergue avec ses plus vives sympathies F. Fabié ». Nommé en 1883 au Lycée Charlemagne de Paris, Fabié arrive à un moment où la poésie régionaliste est toujours dans son enfance, puisque le chemin a été préparé par d'autres : Brizeux avait semé les graines grâce à la publication de l'intégralité de son œuvre poétique chantant la Bretagne en 1860. Jean Aicard doit faire publier ses *Poèmes de Provence* en 1874. Cependant, Gabriel Marc, à l'affût de ce qui touche la mouvement régionaliste, devait sans aucun doute flairer l'arrivée de François Fabié dans le cercle littéraire intime de la capitale. Tous deux assidus des sociétés savantes, dont La Soupe aux Choux, ils devaient également se croiser au passage Choiseul chez Lemerre. Fabié aurait sans aucun doute lu et apprécié le volume phare de Marc, sorti en 1882. Toujours est-il qu'une correspondance datée le 7 juillet 1884, c'est-à-dire le lendemain d'un article signé par Gabriel Marc et publié dans la *Revue critique* sur *La Poésie des Bêtes*, nous aide à apprécier la relation entre les deux.

²⁶ Terme utilisé par un correspondant de Gabriel Marc où l'éditeur corse lui demande de contribuer à sa revue en envoyant de la bonne prose. La lettre est signée M. de Bonnerick. *Recueil de lettres, invitations, hommages de poèmes manuscrits (...) adressés au poète Gabriel Marc par des littérateurs, des artistes, des hommes politiques : A-DU, op. cit.* Pour raisons historiques, la décentralisation gagne de plus en plus en momentum au cours de la Troisième République. Le rapport centre/périphérie de la poésie régionaliste est analysé par Michèle Gorenc dans son étude déjà citée.

Fabié lui fait part de son ressenti à la lecture de cet article. Vu l'intérêt capital de cette lettre pour notre étude, nous la citons intégralement :

Mon cher poète,

Je comptais avoir le plaisir de vous serrer la main aujourd'hui, une course imprévue m'en a empêché, ce sera pour dimanche prochain. Mais, je ne veux pas attendre 8 jours à vous remercier de votre article. Je le trouve très bien, quoique trop élogieux. Tout y est : biographie, citations bien choisies, appréciations variées et exactes, exactes du moins, en tant qu'elles tiennent compte des intentions que j'ai eues en écrivant sur Bêtes. Je me sens très honoré de tenir une pareille place dans la galerie que vous préparez des poètes du pays natal, galerie dans laquelle j'espère qu'une plume autorisée vous placera à votre tour, et dans un des premiers rangs. Je m'estimerais très heureux si mes poèmes de Rouergue projetés n'étaient pas trop indignes des Poèmes d'Auvergne qui décidément me paraissent remarquables de tous points, et qui ont surtout ce que n'auront pas les miens, hélas ! une composition, et une expression constamment précise, élégante, ferme et sobre à la fois.

Merci, encore une fois, pour moi et pour le Rouergue, où je ne manquerai pas d'envoyer votre étude, à dimanche. F. Fabié 19, rue du Cardinal Lemoine.²⁷

En effet, l'adresse personnelle de Fabié, dans le septième arrondissement de Paris, se trouve seulement à un peu plus de deux kilomètres de chez Gabriel Marc, 11 rue de Verneuil dans le cinquième, proximité géographique étonnante qui annonce leur rapprochement idéologique. Il n'est donc pas surprenant de voir que

²⁷ Recueil de lettres, invitations, hommages de poèmes manuscrits (...) adressés au poète Gabriel Marc par des littérateurs, des artistes, des hommes politiques : E-ME, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand, *op. cit.*

d'une relation de confrères, les deux se lient par la suite d'amitié. Un exemplaire du *Clocher* de Fabié est envoyé à Gabriel Marc avec à l'intérieur un mot daté du 19 avril 1887, rédigé ainsi : « Mon cher ami, Faites-vous l'amitié de venir, à la bonne franquette, dîner à la maison demain mardi, à 7 heures. Vous nous ferez un vif plaisir à Mme et à moi. Peut-être y trouverez des amis à vous. F. Fabié²⁸ » Nous imaginons la conversation à table de ces confrères et désormais amis tournant autour de sujets tant banaux ou quotidiens, qu'esthétiques. Fabié relève chez Marc le niveau élevé de son art poétique, la forme ciselée de ses vers et sa justesse lexicale. Il existe une admiration mutuelle entre les deux illustrée au mieux par un long poème de quatorze strophes intitulée « Les Adieux », poème manuscrit, inséré dans l'exemplaire dédicacé de *La Nouvelle Poésie des Bêtes* à Marc. Son ton mélancolique et le mètre implacable poussent le lecteur vers la fin et le caractère inéluctable de la mort qui est sans appel :

« Les Adieux »

à Gabriel Marc

*Adieu ! - C'est le mot qui dénoue
Et c'est aussi celui qui rompt
Il est cruel, terrible et prompt !
Et comme un sanglot - vous secoue*

*Adieu ! - Que ce soit dans les pleurs
Ou bien dans un pâle sourire,
A chaque fois il faut le dire
Ce mot toujours gros de douleurs*

²⁸ *Ibid.*

*Dans son berceau l'enfant gazouille
Le père part : « Mignon, adieu ! »
Et sans savoir pourquoi, l'œil bleu
Du baby de larmes, se mouille*

*On a dix ans, l'âge du jeu
« Allons ! dit le père, à l'école ! »
La pauvre mère se désole :
« Travaille bien, mon fils, adieu ! »*

*On a quinze ans ; une cousine
Vous a mis l'âme toute en feu.
Elle en épouse un autre « Adieu ! »
Et la douleur vous assassine...*

*Vingt ans : soldat « Gueux ! morbleu ! »
L'odeur de la poudre vous grise,
Et cependant le cœur se brise
Lorsqu'au foyer l'on dit « Adieu ! »*

*On se marie, on devient père,
Dans son petit lit rose ou bleu
Le nouveau-né se meurt : « Adieu ! »
Et l'on crie, et l'on désespère.*

*Puis, votre mère part vers Dieu.
Calme et grave comme une sainte
De sa douce voix presque éteinte
Que vous dit-elle encore ? - « Adieu ! »*

*Votre père que l'âge dompte
Ira la rejoindre sous peu ;
Encore un déchirement adieu
Bientôt vous en perdrez le compte...*

*Vos amis meurent en tout lieu,
Et chaque jour il arrive
Quelque lamentable missive :
Un tel est mort, nouvel adieu*

*Et puis, ce sont les belles choses
qui s'ensuivent sans notre aveu,
Et le mélancolique adieu
Des amours anciens et des roses.*

*Un jour, c'est un premier cheveu
Qu'un chagrin a fait blanc de neige,
D'autres bientôt lui font cortège :
Adieu, printemps ! jeunesse, adieu !*

*De la route toujours plus morne
On a dépassé le milieu,
A tout impair on dit adieu...
Déjà l'on aperçoit la borne,*

*Et l'on fait ce suprême vœu
Que la mort enfin nous délivre,
Qu'un moment nous cessons de vivre*

Et n'ayons plus à dire « Adieu ! »

*F. Fabié*²⁹

Sans doute que le décès précoce de la première fille des époux Fabié, Marie-Lucie en 1880 alors qu'elle a moins de deux ans, fait naître ce poème mélancolique sous la plume de Fabié. Il n'empêche que ce poème offert unit les deux poètes dans le deuil.

Gabriel Marc nous lègue une œuvre poétique de conséquence. Fidèle à ses principes exprimés à la Sorbonne en 1877, Gabriel Marc veut que la poésie régionaliste soit avant tout moderne. La spontanéité et le pouvoir affectif du sujet, puisé dans ses origines, sont façonnés, ciselés pour obtenir une poésie claire et sans décoration dont l'effet purifié émeut le lecteur. Lue plus de cent ans après sa rédaction, la poésie de Gabriel Marc nous semble foncièrement moderne. La célébration de sa patrie, de son identité spécifique, de ses origines ancrées dans l'histoire, fait de Marc un poète pour notre temps de par la relation complexe entre l'individu et l'universel.

Leisha Ashdown-Lecointre

²⁹ Recueil de lettres, invitations, hommages de poèmes manuscrits (...) adressés au poète Gabriel Marc par des littérateurs, des artistes, des hommes politiques : E-ME, Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand, *op. cit.*